LE NUMERO 5 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX-TOURCOING
Journal Socialiste Quotidien

LE NUMERO 5 CENTIMES

SIXIEME ANNEE. — N° 122 — MERCREDI 2 MAI 1900

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Nord et Départements limitrophes.	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements.	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 13, Rue des-Champs, 13, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au bureau du Journal ;
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX
et dans toutes les agences de publicité

NOTRE PRIME

Détacher, à la 3e page, notre BON-PRIME, *permettant de se procurer, à des conditions exceptionnelles de bon marché, notre couteau L'INDLMANCHABLE, en acier supérieur forgé, avec manche en corne de buffle.*

Les 6 couteaux : **2 fr. 50.**
Les 12 » **4 fr. 75.**

A SAINT-AMAND

J'ai en quelque hésitation à entretenir les lecteurs de ce journal, — où, très certainement par faveur immérite, je tiens la première plume, — de ce qui se passe à Saint-Amand-les-Eaux.

Des incidents, — des accidents, si l'on veut, — des événements économiques pour mieux dire, m'ont contraint à prendre domicile là-bas, à m'incorporer, en quelque sorte, à la population prolétaire de cette localité et à accepter de conduire cette population à la bataille électorale municipale.

Me voilà donc candidat à l'élection du 6 Mai !

J'en suis gêné, ici.

Mais je dois à mon parti, à mes lecteurs, de les renseigner sur des faits qui intéressent notre action générale.

Il y a trois ans, le parti opportuniste était prépondérant, tout-puissant à Saint-Amand.

Vers fin de 1897, dans une élection au Conseil d'arrondissement, un ouvrier, le citoyen Beauvois, m'écrivit qu'il se présentait contre le clérical de la Phalèque et l'opportuniste Platel, *avec notre programme. Il me demandait mon concours pour une conférence et, quoique ne le connaissant pas*, je répondis à son appel.

C'était dans la salle municipale dite « des Fêtes » que devait avoir lieu cette réunion.

Je m'y rendis, comme je l'avais promis, et sans défiance aucune.

J'étais à peine arrivé que je fus entouré, injurié, frappé et expulsé, avec la complicité d'hommes qui, depuis, sont devenus les uns des membres dévoués, les autres, les flagorneurs du Parti ouvrier.

Ce soir-là même, le prolétaire, d'ailleurs, à la barbe des mineurs inclinistes — alors simplement opportunistes — le triomphe prochain du Parti socialiste à Saint-Amand.

Il me souvient qu'à l'estaminet de la Mairie, on le tint un langage devant M. Lepez, député, MM. Davaine, conseiller général et Gardillon, mes concurrents d'aujourd'hui, on rit beaucoup.

« Non, me dit M. Davaine, jamais Saint-Amand ne sera socialiste. »

Eh bien ! il m'est avis que Saint-Amand va cesser d'être opportuniste, malgré MM. Davaine et Gardillon.

Le mouvement qui s'est fait dans les esprits amandinois, depuis trois ans, est, en effet, considérable.

Aux élections législatives dernières, le citoyen Bouchez a mis en ballottage presque la majorité des électeurs, sur son nom, contre MM. Lepez et Cuvelier de Poucheville, — et cependant, il était inconnu de la plupart des électeurs !

Depuis, l'enseignement socialiste a continué, servi par les faits économiques.

Qui ne se souvient de la grande grève des faïenciers et qui ne se rappelle qu'à cette époque douloureuse, le Parti ouvrier, dont je fus l'organe en la circonstance, soutint avec énergie les intérêts des grévistes et sauva le petit commerce de la ruine en maintenant le bon ordre et en apportant aux sans travail volontaires plus de sept mille francs de souscription ?

En même temps, l'œuvre d'éducation socialiste s'accomplissait, une section du Parti Ouvrier Français *qui compte aujourd'hui plus de trois cents membres* se constituait et les syndicats professionnels prenaient un développement extraordinaire.

J'avoue que je me suis donné de tout cœur à cette action et je ne le regretterai pas, quoi qu'il advienne, car j'ai trouvé à Saint-Amand, dans la classe ouvrière, dans le petit commerce, dans la fraction républicaine même de la bourgeoisie, des sympathies qui me sont allées au cœur.

Aussi fortement organisé, le Parti ouvrier amandinois a tenu à s'affirmer aux élections municipales du 6 Mai.

Il m'a demandé mon concours. Je le lui ai donné... Je ne pouvais pas le lui refuser.

Que donnera cette entrée en ligne de la classe ouvrière ?

Une victoire prolétarienne, — nos adversaires eux-mêmes n'en doutent pas.

Inspiré des principes essentiels du Parti Socialiste Français — entente internationale des travailleurs pour la conquête des pouvoirs publics et l'appropriation sociale des moyens de production, — notre programme, dans ses parties philanthropiques et locales a séduit nos adversaires eux-mêmes, puisqu'ils se présentent à son abri.

C'est le meilleur présage du succès définitif que ne manquera pas de nous apporter le scrutin.

Mais, continuons à travailler le terrain où nous avons été si abondamment la semence socialiste.

Que la certitude d'un triomphe n'endorme pas les travailleurs !

La patine des élus n'est qu'à ceux qui combattent toujours...

Luttons donc sans nous laisser détourner de notre but par quelque manœuvre que ce soit et dans la corbeille du Parti Ouvrier Français nous apporterons ce joyau, cette perle qu'est Saint-Amand-les-Eaux.

Nos adversaires eux-mêmes s'en réjouissent, par la suite, puisque nous n'avons rien fait à leur égard qu'assurer la prospérité, le développement industriel et commercial d'une cité que, par une sorte d'atavisme politique ils laisseraient encore déchoir si la fortune politique, contre toute attente, venait à les favoriser.

Mais cela ne sera pas.

Dimanche prochain, tous les travailleurs de France salueront St-Amand socialiste !

G. SEMBAT-EVARISTY.

Chronique Électorale

A LILLE

CANDIDATS

1re Section (cantons Centre et Sud-Est)

Bureau de vote — Hôtel de Ville, square Dutilleul, rue des Stations, rue du Marché, rue Molière, Bourse du Commerce.

DELORY Gustave, Conseiller sortant ; DUPIED Louis, Conseiller sortant, SAMSON Henri, Conseiller sortant ; GODIN Georges Conseiller sortant ; RAGHEBOOM Auguste, Conseiller d'arrondissement et Conseiller Prud'homme ; ODEN Désiré, Fileur ; HAUTOIT Ernest, Sculpteur Ornemaniste ; BONDUEL Louis, Menuisier, Trésorier du syndicat des charpentiers-menuisiers ; GHESQUIERE Alfred, Débitant ; BROUTIN Gustave, Voyageur de commerce.

2e Section (cantons Ouest et Nord)

Bureau de vote — Rue de la Deule, rue Saint-Sébastien, rue des Postes Neuves, allée de l'Esplanade.

DELESALLE Edouard, Conseiller sortant ; BOUR Charles, Conseiller Prud'homme ; BODIN Charles, débitant ; ERNEST Henri, ouvrier d'état à la Manufacture des Tabacs ; BONDUES Désiré, Ébéniste, secrétaire général du Syndicat des ébénistes.

3e section (canton Nord-Est)

Bureau de vote — Rue Duthilleul, rue des Couronnes, rue de Bourgogne.

DELORY Gustave, Conseiller sortant ; DELESALLE Edouard, Conseiller sortant ; DELECLUZE Henri, Garçon de magasin ; CRIPIN Auguste, Forgeron, JUILART Georges, tailleur de limes, Membre de la Commission du Syndicat de la Métallurgie.

4e Section (canton Sud)

Bureau de vote — Rue Alexandre-Leclerc, place Philippe-le-Bon.

SAMSON, Henri, conseiller sortant ; GILBERT, Jean-Baptiste, conseiller sortant ; BERGOT, Louis, conseiller sortant ; CORSIN, Alfred, pointeur ; DUPAYET, Louis, garçon de magasin ; LECOQ, Victor, débitant ; DENEUBOURG, Auguste, voyageur de commerce.

5e Section (canton Sud-Ouest)

Bureau de vote — Place Carnot, rue de Lannoy, place de l'Abreuvoir.

CHESQUIERE Henri, conseiller sortant ; DUPIED Louis, conseiller sortant ; GODIN Georges, conseiller sortant ; RAGHEBOOM Auguste, conseiller d'arrondissement, conseiller Prud'homme ; DUELLE Emile Denis, commerçant.

6e Section (canton Est)

Bureau de vote — Rue du Long Pot — Rue de Tourcoing.

BEAUREPAIRE Fernand, conseiller sortant ; BAREZ Jules, conseiller sortant ; DESMETTRE Clovis, conseiller Prud'homme ; DEVERNAY Charles, peignerou.

Tristes Patriotes

Tous ces revenchards de socialisme, tous ces patriotes qui dissimulent mal la loque jaune du pape derrière le drapeau tricolore qu'ils exhibent et qui ont été tant de fois trahis, tous ces braves à trois poils qui se vantent de casser les Prussiens de l'Hôtel de Ville et qui n'osent pas les affronter au grand jour en réunions publiques pour les confondre avec leurs doctrines collectivistes sont, à l'heure actuelle, en bien pénible posture.

Les gens de la Jeune-France, les Comtrelle, les Bracqueurs d'Hulugu, et leur grand chef, M. Barrois sont plutôt prêts à tourner les talons qu'à marcher contre le collectivisme comme ils se l'étaient juré dans une sorte de serment de Grütli.

L'ami Gaston en est scandalisé.

Pour ces patriotards du confessionnal, rebouteurs d'hosties, oser combattre leurs adversaires !

Il ne fait pas bon mettre ces élèves de Loyola pour leur supposer ce courage ! Leur patriotisme de réclame et de chique, pour parler comme l'*Echo*, ne va pas jusque-là.

Que serait-ce donc s'ils se trouvaient devant le feu de l'ennemi ? Ils ne combattent que cinq contre un et par derrière c'est plus sûr.

C'est aussi dans le dernier que je suffrage universel leur posera cette question que la foule des braves.

Au camp d'Agramant

L'accord n'est pas parfait entre les disciples de l'amidon ; on se tiraille ferme dans la maison de la foi.

On ne peut, sans haut-le-cœur, voir côte à côte l'abbé Cyr avec le frère trois points Lefebvre.

Cette dernière conversion ne leur dit rien dit rien qu'il vaille et les sacristains s'en mêlent avec raison surtout qu'ils ont été roulés mais avec une conversion semblable.

Ils se rappellent trop encore de Léo Taxil.

Aussi, ce n'est pas sans une sorte de répugnance et sans une forte dose de rancune qu'ils ont accepté la liste bigarrée élaborée si péniblement par le sceptique M. Barrois.

M. Barrois a une réputation surfaite : il n'est pas de taille à jouer le grand rôle de chef de parti qu'il ambitionne.

Gayet et Danchin, Cointrelle et Bracqueurs d'Hulugu, sont les dignes lieutenants de cet organisateur de la défaite.

C'est le cas de dire que ces Lens-là, de loin c'est quelque chose, de près ce n'est rien.

Ils lâchent leur drapeau !

Nous avons connu les cléricaux plus braves et plus crânes.

En 1896 notamment, ils luttaient avec leurs propres forces.

L'*Echo* était à leur remorque : il défendait les candidats cléricaux sans que ce concours lui fut même demandé.

Les temps sont changés : c'est l'*Echo* qui prend aujourd'hui la tête du mouvement conservateur.

C'est lui qui, laissant loin derrière la *Dépêche* et la *France*, se proclame le grand défenseur de l'Eglise et du Capital.

C'est donc à la Grand'Place qu'il faut aller pour rendre visite à ce Tartarin du Nord.

Le parti catholique, mal conseillé à Lille par la *Dépêche*, notamment, est conduit aux urnes à la façon de moutons que l'on mène à l'abattoir.

On leur fait renier leur conscience, on leur fait abandonner leurs espérances, on les fait capituler jusque devant des francs-maçons renégats, on les fera même voter pour des juifs, tant il est vrai qu'aujourd'hui c'est moins la religion que le reptile capitaliste qui fait sauver.

Et les démocrates chrétiens, l'espoir du prolétariat catholique, que font-ils en cette circonstance ?

Ils font faillite à leur avenir, pour un plat de lentilles, ils ont vendu leur droit d'aînesse.

Déjà les chefs du parti catholique ont fait perdre à leurs troupes tout espoir en une restauration monarchique et ils profitent de la docilité, de l'obéissance passive de leurs soldats, pour leur faire abandonner les intérêts religieux pour la défense des intérêts capitalistes.

C'est la fin, la fin certaine du parti catholique et la mort avec enterrement de première classe du parti démocrate chrétien.

Nous consignons et nous déclarons tout de suite n'en être pas désolés. Les moutons de Panurge que sont les électeurs cléricaux ne sont plus à présent que les électeurs des gros capitalistes, les fidèles serviteurs du Veau-d'Or.

Allons ! tant mieux pour la socialo !

RECTIFIONS

Dimanche matin, ce journal parlait d'une pétition sans signatures que le Conseil général aurait adressée et que nous avions classée parmi les trucs éventés.

Nous savons aujourd'hui que cette pétition remise en fin de session aux conseillers généraux du Nord, n'avait pas de signatures par suite du manque de temps : qu'elle a été remise portant 150 signatures parmi lesquelles celles de Dehoucq, Piquet, Cottignies, etc., à M. le Préfet, jeudi dernier, dans la journée ; qu'elle ne visait pas la Municipalité mais une administration qui ne relève ni du département ni de la commune, et qu'elle n'était pas le trait dont sont coutumiers nos adversaires de mauvaise foi et menteurs comme des arracheurs de dents.

Nous répétons, néanmoins, ce que nous avons dit, à savoir que les orateurs et avocats flamidiens, notamment MM. Scrive et Danchin, se sont servis de l'insalubrité de la rue et de l'agrandissement de la construction de l'Hospice des incurables pour tromper le corps électoral sur le compte de la Municipalité socialiste sortante.

Pourtant, ils peuvent mentir à l'aise, on ne les croit plus.

H. G.

Agents flamidiens

Nous apprenons, de source certaine, que le Comité du « Parti de l'Ordre » recherche en ce moment des ouvriers au langage facile pouvant aller, dans les réunions publiques, dire des contre-vérités de travail, candidats du Parti ouvrier. Nous mettons en garde les socialistes contre un tel procédé, qui, aux élections législatives dernières, avec les verriers de la Verrerie ouvrière, a réussi à détourner de leur devoir politique bien des républicains sincères, trop confiants aux mensonges de ces quelques parjures.

En tout cas, nous faisons volontiers cette réclame pour le parti de l'ordre, réclame qui, nous le croyons, n'aboutira pas, les ouvriers connaissent maintenant les procédés honteux employés pour empêcher leurs revendications d'aboutir.

Connais-toi, toi même

On nous écrit :

M. Collin ou Collin, avec deux l, on ne sait pas encore exactement, veut causer.

Nous n'y voyons pas d'inconvénient. Et comme dit l'autre : allons-y !

Lorsque entre deux verres, Edmond qualifie les ouvriers de fainéants, il nous permettra bien de lui demander à quelle besogne utile il a jamais été occupé.

Est-ce avec le produit de son travail qu'il a pu, jusqu'à présent, mener la vie joyeuse à grandes guides, et qu'il peut actuellement faire des largesses dans les estaminets où il débite du matin au soir, quand ce n'est pas du soir au matin, ses boniments électoraux ?

Au sujet de ses causeries, nous en revient une bien bonne.

Edmond se trouvait l'autre soir dans un café, en compagnie de gens qui se payaient sa bonne tête, lorsque l'un d'eux posa au candidat la question suivante : « Quelle profession exerces-tu, mon vieux ? »

— « Moi, je suis entrepreneur et pas plus tard qu'après les élections, je vais construire un grand nombre de maisons. En plus de cela, je suis associé à un marchand de vins et de liqueurs : tenez, j'attends même mon chef de rue ici. »

Cette stupéfiante déclaration eut le don de secouer d'un fou rire le petit auditoire.

Nous dirons comme un des assistants : « Eh bien, mon Edmond, tu un riche culot ! »

Un terrassier.

LES BONS FRANÇAIS DE L'"ÉCHO"

Deux candidats patriotes. — Vive la Belgique, à bas la caserne ! Vive la France, à bas la Belgique !

Si l'on veut se montrer bon et loyal Français, il ne faut pas voter pour ces infames socialistes-internationalistes qui tirent au sort, il est vrai, et font leur service militaire, comme le veut la loi, mais au fond servent plutôt l'humanité que la patrie.

Ceux qui sont de bons patriotes, ceux pour qui il faut voter en toutes occasions, ce sont les candidats de l'*Echo*.

Qu'on en juge plutôt :

Collin, *Antoine-Joseph*, candidat de l'*Echo* dans le canton Sud, est né le 2 juin 1864, à Lille en Flandre. Mais son père était belge, et le jeune Collin serait resté belge si, pris d'amour pour notre pays, il n'avait réclamé la nationalité française. Mais, pas bête, Honoré Collin s'est gardé de réclamer sa majorité, ce qui lui aurait valu d'aller à la caserne servir son nouveau pays. Français, oui, mais soldat, pas si bête.

Donc Collin atteint le mois de décembre 1888, pour faire sa déclaration en vertu de la loi qui était alors en vigueur ; et voilà comment Collin, le patriote, abandonna sa première nationalité pour en prendre sans seconde, *sans être soldat ni chez l'un, ni chez l'autre.*

Le deuxième bon français de l'*Echo*, c'est Hunninck Emile, né le 18 octobre 1862, également de parents belges, celui-ci alla à la préfecture de la ville civile au dégoût de l'art militaire. Il ne se risqua pas, comme Collin, à devenir français à 24 ans ; il crut plus sage de laisser passer les bruits de guerre et de revanche soufflés par l'affaire Schnœbelé et quelques autres incidents de même genre, et ce ne ne décida à devenir français qu'en décembre 1894, à 32 ans révolus. Il est aujourd'hui candidat dans le canton Nord-Est.

Voilà Collin et Hunninck ! Le sort ne les destinait pas à la vie des armes ; chacun doit suivre sa destinée ! Et il est vraiment dommage qu'ils risquent leur précieuse peau dans une caserne ; nous n'aurions pas eu la joie de voir sur la liste des bons patriotes de l'*Echo* ces deux français de quarante six sous !

LES RÉUNIONS PUBLIQUES

Nous donnons ci-dessous le compte-rendu des diverses réunions qui ont eu lieu hier à Lille.

Rue de Ronchin

C'est devant une salle comble que les orateurs du Parti ouvrier ont pris successivement la parole.

Le bureau était présidé par le citoyen Deneubourg Auguste, ayant comme assesseurs Leleu et Catillon.

Les candidats de la section étaient en majorité présents.

Le président après avoir adressé des remerciements à l'assemblée qui vient de le placer à la tribune, excuse l'absence du citoyen Samson inscrit comme orateur, retenu depuis samedi par une indisposition assez sérieuse.

Puis dans une allocution bien sentie il démontre que malgré l'influence de l'argent avec lequel nos adversaires luttent plutôt que par raisonnement, les ouvriers trouveront quand même le moyen de venir écouter leurs camarades fusse dans des petites salles.

Il donne ensuite la parole au candidat Picavet qui avec une grande logique et dans un langage très simple, expose les réformes réalisées par la municipalité républicaine socialiste comptant le citoyen Delory à sa tête. Son discours est souligné d'applaudissements.

Le citoyen Bergot, conseiller municipal, remplaçant au pied levé l'adjoint Samson, est également très apprécié de l'assistance.

L'assemblée, après avoir acclamé les orateurs candidats, s'engage à l'unanimité à faire tous ses efforts pour le triomphe de la liste du Parti ouvrier.

Au Square Ruault

Trois cents électeurs emplissaient hier soir la salle du « Grand Baptême », au square Ruault, venus pour manifester leurs sympathies à l'égard des candidats du Parti ouvrier.

Au bureau prennent place, nommés par l'assistance, le citoyen Charles Devernay, président, avec les citoyens Leclercq et Cellide, assesseurs.

Interprète de ses camarades, le président adresse ses remerciements à l'assemblée, puis il invite les contradicteurs à ne pas hésiter à demander la parole s'ils la désirent ; elle leur sera accordée car les auditeurs aussi bien que les orateurs ne demandent que la lumière qui doit sortir des discussions.

Les citoyens Dupied, conseiller général, adjoint au maire, et Devernay, conseiller général, exposent en termes éloquents l'œuvre de la municipalité socialiste et développent le programme du Parti ouvrier.

Avec la netteté et la sincérité connues à nos adversaires, ils ont vivement intéressé l'assistance, après d'unanimes approbations, à voter un ordre du jour de remerciements aux conseillers socialistes sortants.

La séance est levée aux cris de : Vive la République sociale, vive le Parti Ouvrier.

Chez Debruyne, rue d'Areole

A 8 heures 1/4 du soir, de nombreux auditeurs s'étaient donné rendez-vous pour venir écouter la bonne parole socialiste.

Le bureau était ainsi constitué : président, le citoyen Brucle, candidat ; assesseurs, les citoyens Bruno et Dupez.

Après avoir entendu les orateurs Ragheboom, conseiller d'arrondissement qui, dans un langage éloquent fait le procès du capitalisme, et Renard, délégué, du comité fédéral, les électeurs présents ont adopté à l'unanimité un ordre du jour par lequel ils s'engagent à faire toute la propagande nécessaire pour faire triompher le 6 mai prochain la candidature du Parti ouvrier.

Au « Chant des Oiseaux »

Superbe réunion que celle qui a eu lieu hier soir, à 8 heures, à la salle Derveay, (Au Chant des Oiseaux), rue Mercier, 55.

La salle était comble d'auditeurs.

Le bureau a été constitué comme suit : Président, le citoyen Brouillon, candidat, et assesseurs, les citoyens Raux et Carrette.

Les orateurs inscrits ont pris successivement la parole.

Le premier, Henri Ghesquière, conseiller sortant, a exposé le programme du Parti ouvrier et fait connaître, au milieu des applaudissements de toute la salle, tout ce qu'a accomplie pendant ses quatre années de mandat, par la municipalité socialiste.

Après lui, le citoyen *Inghels* a pris la parole pour exposer la doctrine collectiste, et a terminé en critiquant les Leroy-Ost et les Barrois, par rapport à l'application de la loi de 11 heures, et qui ne veulent accorder que 10 ½ au lieu de 10 ½.

Son discours a été très applaudi.

Ensuite l'ordre du jour suivant a été adopté à l'unanimité :

Les électeurs, réunis salle Derveay, « Au Chant des Oiseaux », rue Mercier, après avoir entendu les camarades Ghesquière et Inghels, sur les réformes accomplies à l'Hôtel de Ville par les élus socialistes, et sur la doctrine socialiste collectiviste, approuvent la ligne conduite et s'engagent à faire tous leurs efforts pour faire triompher, le 6 mai prochain, la liste des candidats du Parti ouvrier.

La réunion du Conservatoire

Salle comble. — Les calomniateurs se dérobent. — Discours de Deuquin, Delory, Delesalle. — L'ordre du jour. — La sortie.

Les grands avocats de la triplice, les *Echo*, *Dépêche*, *France* qui se battent comme des chats dans les bureaux, les bureaux, les cafés publics, devaient parler énergiquement pris dans une réunion de la rue Mercier, venir exposer leurs calomnies au conservatoire. Aussi dès 8 heures une foule compacte se trouvait sur la place du Concert, attendant l'ouverture des portes, à peine sont-elles entrebâillées qu'un flot humain les franchit et pénètre dans la coquette salle.

Il y eut un frémissement parmi tous ces roués et ces filles excitées cependant par l'ivresse.

Les invités de ces fêtes cyniques étaient cependant habitués à ces sortes de bravades de la part de leur hôte.

Depuis qu'il avait débuté dans la vie de plaisir, ce n'était pas la première fois que le gentilhomme avait donné la preuve des plus étonnantes fantaisies.

Mais jusqu'à ce jour, il s'était tenu, pour recruter la partie féminine de ses invités, dans le monde spécial qui fournit les demoiselles de l'Opéra et les filles galantes.

Henriette était donc, pour toutes ces vierges folles, une primeur de haut goût et chacun des amis du marquis jalousait, intérieurement, le roué qui avait fait une si belle découverte.

De leur côté, les dames se montraient quelques peu dédaigneuses, mais elles ne pouvaient, néanmoins, dissimuler une impression de dépit qui se lisait, clairement, dans les regards qu'elles dirigeaient sur la *débutante*.

Aussi, fut-ce avec un sentiment de curiosité mêlé d'un peu de colère, que les belles de nuit de la petit maison de Bel-Air attendaient ce qui allait se passer après la déclaration que venait de faire, si nettement et si cyniquement, l'amphytrion.

De Presles était bien décidé à mener jusqu'au bout la détestable aventure dont il avait tiré vanité...

Maître absolu chez lui, il ne s'inquiétait guère du scandale que ferait, le lendemain, la nouvelle de cette orgie lorsqu'elle serait connue de tout le monde...

Aussi, après avoir mis de côté toute pudeur, allait-il démasquer ses projets à la malheureuse qu'il croyait tenir en son pouvoir, lorsque celle-ci, plus maîtresse d'elle-même depuis qu'elle avait parlé avec la fermeté que l'on sait, reprit d'une voix assurée :

— Ecoutez, Monsieur. Je vois, je comprends le piège odieux que vous m'avez tendu, mais ne soupçonnez pas à quel point est horrible l'action que vous avez commise... Un enlèvement, un rapt, une tentative de séduction, c'est bien criminel et bien lâche !... Mais ce que vous avez fait est mille fois plus condamnable... Vous m'avez séparée de ma sœur, une pauvre enfant dont je suis l'unique appui ; vous lui avez arraché son guide, son soutien, et cette infortunée est incapable de faire un pas, de se guider sans moi. Elle est aveugle !

— Aveugle !... s'écria-t-on de toutes parts.

Il y eut alors comme un effet de houle dans le groupe de viveurs et de filles perdues qui entouraient Henriette.

Celle-ci comprit-elle qu'un sentiment de compensation se manifestait en sa faveur ?

Toujours est-il qu'elle ne voulut plus s'arrêter dans la seule voie de salut qui s'ouvrait devant elle.

Elle reprit avec une véhémence extrême :

— Oui !... Messieurs !... oui, elle est aveugle !... Et la voilà seule, toute seule dans ce Paris où nous venons d'arriver pour la première fois, où elle ne connaît personne dont elle puisse se réclamer !

La voilà errante, sans argent, sans ressources, exposée à tous les pièges, la tête affolée par le désespoir... errante pendant la nuit, entourée de dangers menaçants, au bord d'une rivière, au milieu de carrosses qui se croisent, et elle est aveugle !... Entendez-vous, Messieurs elle est aveugle !

Echos & Nouvelles

Une compagnie de navigation allemande vient de s'assurer d'un moyen de réclame macabre, mais peu banal.

Chaque fois que la crainte manifestée par des personnes de sa clientèle d'être, en cas de mort au cours de la traversée, cousues dans un sac, puis jetées par dessus bord avec une pierre aux pieds, pour servir de pâture aux monstres de la mer, cette compagnie a mis un embaumeur sur chacun de ses navires et elle autorise tout passager de première ou de deuxième classe à se munir d'un cercueil, qui est transporté sans supplément de prix.

FEUILLETON DU 2 MAI. — N° 46.

LES DEUX ORPHELINES

PAR

Adolphe D'ENNERY

XXI

Elle se demandait encore par quelle série de circonstances elle se trouvait au milieu de ces femmes, de ces jeunes seigneurs, qui la regardaient immobiles, muets comme des statues...

Alors, sous le coup d'une agitation violente, comme si la raison lui revenait, elle s'élança, allant de l'un à l'autre, interrogeant du regard, cherchant, parmi tout ce monde, si elle reconnaîtrait quelqu'un.

Puis, effrayée du silence qui se faisait autour d'elle, elle voulut parler.

La voix lui manquait.

Elle voulut s'enfuir, mais elle se vit au milieu d'un cercle d'individus qui lui barraient le passage.

Tout à coup la malheureuse poussa un cri terrible.

En se retournant, elle s'était trouvée face à face avec le marquis de Presles...

Alors la mémoire lui revint, et avec elle toute son énergie...

— Monsieur, dit-elle d'une voix brève, c'est par votre ordre que j'ai été enlevée et... c'est chez vous que l'on m'a conduite...

Le marquis de Presles, avant de répondre, enveloppa l'assistance d'un regard, dans l'intention de préparer son effet.

Puis s'approchant de son interlocutrice, il lui dit :

— Calmez-vous, Mademoiselle, vous êtes en effet chez moi, comme vous venez de le dire...

— Chez vous ! balbutia la jeune fille avec un mouvement de répulsion.

— Vous me faites donc, Mademoiselle, l'honneur de ne reconnaître, c'est moi qui...

Au son de cette voix qui avait des intonations railleuses, Henriette sentit son cœur bondir.

Elle voyait clairement la vérité dans toute son horreur...

Et s'animant :

— Vous !... c'est vous s'écria-t-elle, qui m'avez parlé sur la route de...

— Oui, Mademoiselle, vous vous en souvenez donc !...

Et, l'œil en feu, le marquis continua en essayant de saisir la main d'Henriette.

— Oui, oui, c'est moi qui n'ai pu résister au désir de vous revoir, et qui ai voulu faire de vous... de vous que j'adore, la reine de cette fête...

Henriette comprenait maintenant les violences dont elle avait été la victime.

Elle se souvenait des moindres détails de la lutte qu'elle avait eue à soutenir contre les misérables qui l'enlevaient...

Ce bâillon qui étouffait ses cris, alors qu'elle voulait répondre à l'appel désespéré de Louise...

Elle se rappelait tout... jusqu'au moment où elle avait perdu connaissance..

Il y avait, à partir de cet instant, une lacune dans sa mémoire...

Combien s'était-il écoulé de temps depuis qu'on l'avait séparée de la pauvre aveugle ?

A cette pensée, Henriette éprouva un serrement de cœur qui la replongea dans la plus horrible perplexité...

Elle sentit l'angoisse lui étreindre la gorge et, folle de douleur, elle eût voulu pouvoir s'élancer au dehors, courir par les rues, en appelant sa sœur bien aimée !...

Ignorante des crimes qui pouvaient se commettre, chaque jour, dans ce Paris livré aux débauches et aux malfaiteurs, elle ne pouvait supposer qu'elle était irrémédiablement perdue.

Elle pensait qu'elle n'aurait qu'à réclamer sa liberté pour qu'aussitôt les portes s'ouvrissent devant elle...

Alors, se redressant devant l'homme qui venait de l'outrager en lui parlant de son amour, elle trouva des accents indignés :

Monsieur fit-elle avec énergie, je veux retourner à l'endroit où l'on m'a prise... où elle m'attend, elle, ma Louise, ma sœur, ou elle m'appelle et se désespère ! Allons, Monsieur, dites que l'on m'y reconduise ; il le faut, entendez-vous ? Il le faut ! Je le veux !...

En prononçant ces mots, Henriette avait relevé la tête, et, les regards pleins de flammes, elle semblait prendre toute cette société à témoin de l'infâme dont elle était victime.

Après avoir attendu vainement une réponse, elle se plaça résolument en face du marquis, toute prête à renouveler sa demande, sous une forme plus énergique encore...

Elle n'avait plus peur maintenant.

Ce n'était plus le sentiment du danger qu'elle courait qui dominait en elle.

Henriette ne songeait qu'à l'infortunée dont on l'avait séparée, et qui se trouvait maintenant abandonnée, exposée à tous les périls...

Il lui fallait retrouver Louise à tout prix, quoi qu'elle dût faire pour cela...

Et s'exaltant à la pensée des dangers moins auxquels un misérable avait exposé la pauvre aveugle, elle se tenait la tête et le regard menaçant.

On ne riait plus dans la noble assistance.

— Ça se complique ! fit Julie.

— Mais, répondit Florette, je voudrais bien savoir ce qui va se passer, qu'en penses tu, mon petit chevalier ?...

Roger ne sourcilla pas..

Mais, comme tout le monde, il regardait fixement le marquis, dont l'embarras ne pouvait se dissimuler...

L'attitude si inattendue de la jeune fille l'étonnait et, se rappelant en quels termes cavaliers il avait prédit la conduite que tiendrait la prétendue novice, il éprouvait un sentiment de honte pour lui-même et comme un insurmontable sentiment de pitié pour la malheureuse dont la douleur semblait si sincère et si poignante.

Toutefois, il attendit, se plaçant au dernier rang comme pour ne plus se trouver sous le regard de la victime à laquelle on faisait subir une si cruelle épreuve...

— Eh bien, Monsieur, reprit Henriette vous gardez le silence !... Faut-il vous répéter que je veux sortir d'ici ?... Ou bien dois-je me frayer moi-même un passage ?...

De Presles eut un ricanement cynique.

— Pardon, fit-il, vous ne supposez pas que je vous laisserai repartir aussi vite, ma toute belle... Ce serait vraiment trop tôt... Et tout le monde sait ici, chère enfant, qu'on ne s'échappe pas du pavillon du Bel-Air, sans avoir payé son tribut au plaisir..